

# L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, \$3.50 par an. Payé d'avance, \$3.00 — États-Unis, \$3.50  
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. XIV.

No. 1.

JEUDI, 4 JANVIER 1883

Prix du numéro : 7 centins. — Annonces, la ligne : 10 centins  
Toute communication doit être affranchie.  
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par un bon sur la poste.

## SOMMAIRE

TEXTES : Lettres d'Europe, par Joseph Marmette. — Les cieux et leurs habitants, par Giulio. — Une vieille fable modernisée, par Joseph. — Origine de la cravate. — Le couronnement du czar. — Causerie, par Marie-Edmonde. — Choses et autres. — Un petit conseil. — Poésie : Le vase brisé, par Sully Prudhomme. — Envers et contre tout, par André Gérard (suite). — Notes commerciales. — La science dans cent ans. — Les petits sacs de nos grand-mères. — De tout un peu. — Une barbe extraordinaire. — Pensées. — Variétés.

GRAVURES : Une Alsacienne. — Le jour des Rois en famille. — La nouvelle prison de Nanterre, près Paris. — Une chasse à la lumière électrique. — Vue intérieure de la Bibliothèque nationale à Paris.

## LETTRES D'EUROPE

### II

De Paris à Versailles. — Meudon et son illustre curé, messire Rabelais. — Le suicide du baron Gros. — Sèvres, Saint-Cloud, Versailles, Asnières, le Mont-Valérien, Suresnes, Viroflay. — La demeure d'un romancier. — Hospitalité de M. Jules Claretie. Son portrait. Son œuvre. Intérêt qu'il porte aux lettres canadiennes. — M. Auguste Maquet. Ses romans. Sa collaboration aux œuvres d'Alexandre Dumas. Comment fut conçu, élaboré le livre des *Mousquetaires*. — M. Edouard Pailleron, *le Monde où l'on s'ennuie* et M. Caro. Combien il est imprudent de taquiner l'Académie quand on aspire à briguer ses suffrages. — Une lettre de M. Maquet à l'auteur de *l'Intendant Bigot*. — Jules Noriac, ses malheurs, sa mort. — Jules Lecomte et le terrible drame de sa jeunesse. — Cruautés et misères de la vie littéraire.

Le 27 octobre dernier, M. Jules Claretie, qui rivalise d'amabilité avec M. Marmier pour faire les honneurs de la capitale du monde lettré aux Canadiens de passage à Paris, nous invitait à dîner à Viroflay, MM. Chapleau, Fabre et moi. C'est dans ce charmant endroit, situé à trois quarts d'heure de chemin de fer de Paris, que M. Claretie passe la belle saison, dans une coquette villa qui lui appartient, vrai nid de poète, enfoui dans la verdure, loin de la foule et du bruit. A quatre heures et demie, nous prenions tous trois le train à la gare Saint-Lazare. Le ravissant pays qui s'étend entre Paris, Versailles et Saint-Germain, tout sillonné de coteaux en partie ombrés de bosquets et de vergers dont les éclaircies encadrent de gracieuses maisons de campagne, de riants villages, le tout ondulant à perte de vue, de chaque côté de la Seine qui, tout au fond, se tord, comme pâmée d'aise, ainsi qu'une couleuvre dans les foins verts.

Si l'on prend le chemin de fer de la rive gauche, on passe tout d'abord par Vanves et Meudon ; Meudon où vécut Rabelais, où furent enfantés Pantagruel et Gargantua, et d'où retentit ce formidable éclat de rire dont les échos vibrent encore de par le monde entier ; Meudon où vint si tristement mourir, en 1835, le peintre Gros, l'illustre auteur des *Pestiférés de Jaffa*, de la *Bataille d'Eylau* et de *l'Apothéose de sainte Geneviève* dans la coupole du Panthéon. Puisque nous sommes en quête de souvenirs, pourquoi ne pas rappeler en quelques mots la fin tragique du grand artiste. " Gros, disait le *Petit Journal* du 18 juillet dernier, après " l'insuccès de son tableau *Hercule et Diomède*, après " les insultes qui lui furent prodiguées, après avoir été " traité de vert de vessie, de teinte neutre, de vieille " momie, ne s'est pas jeté à l'eau comme on l'a imprimé. " Il a suivi le bord de la Seine, jusqu'en face du " Bas-Meudon, il a piqué sa canne dans la berge, y a " accroché son chapeau, dans lequel il a placé son " mouchoir et sa cravate ; puis il est entré dans la ri- " vière, s'y est couché dans deux pieds d'eau à peine " et y a attendu la mort, la face dans le sable, les deux " mains sur sa tête. "

Mais oublions la mort malheureuse de ce pauvre illustre peintre, affolé par une cabale éhontée, pour ne nous plus souvenir que des chefs-d'œuvre dont il a doté l'école française moderne.

Aussi bien, nous voici à Sèvres, riant village d'où sortent ces porcelaines ravissantes, les plus admirées de tous les produits de la céramique européenne. Et voilà Saint-Cloud, avec son parc et sa superbe cascade artifi-

cielle et les murs calcinés de son château brûlé par les Prussiens pendant la guerre de 1870 ; et puis enfin Chaville, Viroflay et Versailles, la splendide résidence du grand roi, maintenant déserte et silencieuse comme une immense et féérique nécropole.

Si l'on prend le chemin de la rive droite, celui qui doit nous conduire tout à côté de la demeure hospitalière de M. Claretie, l'on traverse successivement : Asnières, qui doit à ses fritures sa modeste célébrité ; Courbevoie et Puteaux, d'où l'on aperçoit le Mont-Valérien dont la tête menaçante se dresse au-dessus de la campagne comme celle d'un géant couché dans la plaine et se soulevant pour apercevoir de loin l'ennemi. Et nous laissons derrière nous Suresne, dont le petit vin n'est pas sans mérite et puis Saint-Cloud et Ville-d'Avray.

Enfin, voici Viroflay, pas précisément le village, assis un peu plus au sud, mais l'extrémité nord de la commune où notre hôte a établi sa résidence d'été. M. et Mme Claretie — jeune femme charmante, spirituelle et distinguée comme une Parisienne de bon ton, hospitalière... comme une Canadienne — nous accueillent avec cet empressement, cette cordialité simple et de bonne compagnie qui vous mettent tout de suite à l'aise en vous montrant clairement que vous êtes chez eux les bienvenus.

Quoiqu'il ait déjà beaucoup produit, M. Claretie n'est pourtant âgé que de quarante ans à peine. Il est d'une taille moyenne et de cette complexion délicate et nerveuse des penseurs et des poètes. Il a le teint pâli par le travail des idées, le nez droit et fin ; tandis que la bouche, spirituelle, bienveillante, s'abrite dans une barbe châtain dont la coupe artistique ajoute à l'expression réfléchie, digne de la partie supérieure de la figure dont le front élevé, l'œil alerte, vous révèlent tout d'abord l'intelligence prime-sautière et la culture constante des productions de l'esprit.

De tous les romanciers en vogue, M. Claretie est l'un des plus goûtés. *Monsieur le Ministre*, publié il y a deux ans, et *le Million*, qu'il a fait paraître cet été, sont venus ajouter encore à sa réputation. Ces deux romans d'analyse, entraînants et dont les caractères ont été choisis dans le monde parisien de la politique et de la finance du jour, sont habilement, finement étudiés. En ce moment, l'on répète, au théâtre du Gymnase, *Monsieur le Ministre*, transporté sur la scène par l'auteur. Cette pièce y sera jouée dans quelque temps, lorsque le nouveau drame de M. Octave Feuillet, *Un roman parisien*, qui fait accourir aujourd'hui tout Paris au Gymnase, aura fourni sa carrière.

Outre ses romans — il en publie au moins un chaque année — M. Claretie, qui écrit avec une facilité que lui envient ses confrères, donne aussi toutes les semaines, au *Temps*, une chronique des plus intéressantes sur les lettres et les arts. Aussi a-t-il par devers lui, dans les cartons de sa prodigieuse mémoire, mille et un feuillets remplis des notes les plus curieuses sur l'intimité du mouvement littéraire et artistique de notre époque. C'est donc une fête de l'esprit que de le lire et le plus grand charme de l'entendre, chez lui, vous énumérer tous ces détails, ignorés pour la plupart, et dont nous sommes tous partant si friands, sur la vie de ces ouvriers de la pensée vers qui se tournent les yeux du monde lettré.

Depuis deux ans, M. Claretie prépare un livre sur la littérature canadienne à laquelle il témoigne beaucoup d'intérêt. Ce sera pour nous tous une bonne fortune que d'être jugés par un maître expert dans l'étude des choses de l'esprit.

En nous introduisant dans son cabinet de travail, laboratoire où le chimiste littéraire analyse les passions humaines, M. Claretie nous présente à un grand vieillard droit comme une lance. A son air martial, à ses moustaches grises coupées en brosse, au ruban rouge qui orne sa boutonnière, je l'avais tout d'abord pris pour un militaire en retraite. Mais quelles ne furent pas ma surprise et mon émotion, lorsque son nom fut prononcé : " Monsieur Auguste Maquet. " J'étais en présence de l'un des conteurs les plus amusants de cette glorieuse et féconde époque de 1830, de l'auteur de *la Belle Gabrielle*, de *la Maison du Baigneur* et du *Comte de Lavertie*, romans de cape et d'épée des mieux trépassés, des plus attrayants ; enfin, du collaborateur

aux meilleurs romans d'Alexandre Dumas : *les Mousquetaires*, *Vingt Ans après*, *le Vicomte de Bragelonne*, *la Dame de Montsoreau*, *les Quarante-Cinq*, *Monte-Christo*, etc. Il n'y a pas à considérer longtemps le survivant des deux célèbres collaborateurs pour remarquer en sa personne beaucoup des dehors de ces types pleins de bravoure, de faconde et de vie que Dumas et Maquet ont rendus immortels : d'Artagnan, Athos, Porthos et Aramis, héros charmeurs qui ont rempli de leurs exploits prodigieux les heures ensoleillées de notre adolescence.

M. Claretie, qui sait si bien faire valoir ses invités les uns aux autres pour le plus grand plaisir de tous, eut bientôt fait d'amener M. Maquet à nous parler de la conception et de l'enfancement des *Mousquetaires*. — Un jour, nous dit celui-ci, que Dumas allait quitter Marseille pour revenir à Paris, il demanda à Méry de lui choisir, dans la bibliothèque de la capitale de la Provence, un livre qui lui aidât à abrégé les heures du voyage. Méry prit, un peu au hasard, sur le premier rayon à sa portée, un volume qu'il lui tendit en disant : " Voici qui vous amusera, je crois. " C'étaient *Les Mémoires de d'Artagnan*. En arrivant à Paris, le maître me dit : — Voyez donc un peu, Maquet, si nous ne pourrions pas, à nous deux, tirer de ce bouquin-ci quelque roman d'aventure. Il me paraît qu'il y a là-dedans le sujet d'un bon récit de cape et d'épée. — Je lus le livre tout d'un trait et me mis immédiatement à l'œuvre. J'écrivis les premiers chapitres jusqu'à l'épisode de l'homme de Meung, et puis je m'arrêtai. Dumas lut cela et me dit : — C'est bien, mais ce n'est là qu'un prologue ; il nous faut maintenant le nœud de l'action, quelque chose de corsé. — Séance tenante, l'affaire des ferrets, qui est le sujet principal des *Mousquetaires*, fut trouvée. Et nous lâchâmes la bride à notre imagination.

— Mais, fit M. Claretie, les personnages des *Mousquetaires* ont donc existé en chair et en os ?

— Parbleu ! reprit M. Maquet, vous les retrouvez tous dans *Les Mémoires de d'Artagnan*, et Athos et Porthos et Aramis. Il n'est pas jusqu'à la figure sombre de Milady qui ne s'y retrouve avec sa flétrissante fleur de lys sur l'épaule. Seulement, il nous fallut charger son caractère. Ainsi, la part que nous lui faisons prendre à l'assassinat du duc de Buckingham, par l'entremise de son fils supposé, Mordaunt, le lugubre épisode du bourreau, etc., pures affaires d'imagination. Maintenant, ne vous semble-t-il pas, messieurs, qu'il a fallu deux tempéraments bien différents pour créer les types si opposés de caractère, de d'Artagnan, d'Athos, de Porthos et d'Aramis, ainsi que ceux de leurs laquais, les sieurs Planchet et Grimaud, Mousqueton et Bazin ? Aussi, la collaboration est tellement évidente dans cette œuvre, que Dumas a voulu que mon nom parût à côté du sien, en tête de la pièce *La Jeunesse des Mousquetaires*.

A ce moment, un nouvel invité fit son apparition dans la pièce où nous nous tenions, joli cabinet de travail dont les fenêtres aux châssis gothiques encadrant des vitraux de couleurs brillantes, laissaient tomber, en les parant de leurs variées, les rayons du soleil couchant sur un bahut en vieux chêne aux ciselures délicatement fouillées. — M. Edouard Pailleron, nous dit M. Claretie, en nous présentant au nouveau venu.

Nous avions devant nous l'auteur de la fine comédie *le Monde où l'on s'ennuie*, laquelle, depuis plus d'un an, fait toujours salle comble au Théâtre-Français. M. Pailleron, âgé d'à peu près quarante ans, est d'une taille moyenne, robuste d'épaules, avec une forte tête et une figure spirituelle qui s'anime à sa parole pénétrante. En sa qualité de candidat à l'Académie, il pose un peu, comme il sied à un futur immortel. Il a bien manqué son élection une première fois, tenu qu'il était en échec, à ce que l'on prétend, par Caro, le philosophe mystico-mondain, qui n'aurait pu lui pardonner de l'avoir, parait-il, mis en scène et ridiculisé dans la personne de Bellac, le philosophe à l'eau de senteur du *Monde où l'on s'ennuie*. On assure pourtant aujourd'hui que M. Pailleron n'en passera pas moins à la prochaine réunion des Quarante, qui fera deux élus de plus contre cent mécontents.

Placé à table à côté de M. Maquet, je lui exprimai tout le plaisir que j'avais éprouvé autrefois à la lecture